

La poétique de Glissant et le Japon « archipélique »

1. Léopold Sédar Senghor, *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française*, P.U.F., 2^e édition, 1969.

2. Edouard Glissant, *Poétique de la Relation*, p. 61-62.

Traducteur de la poésie de Senghor, mon intérêt pour la littérature noire d'expression française remonte à l'époque des contestations estudiantines de la fin des années 60, c'est-à-dire il y a presque 30 ans. C'était la fameuse *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache* de Senghor¹ qui m'a ouvert les yeux à une nouvelle dimension jusque là insoupçonnée de la littérature d'expression française (La notion de francophonie n'existait pas à l'époque). J'étais alors jeune étudiant à l'université de Paris IV préparant vaguement une thèse de Doctorat sur Paul Valéry. A vrai dire, j'étais une manière d'apprenti sorcier qui n'arrivait pas à manier convenablement la langue et s'évertuait à imiter tant bien que mal le maître Sorcier qu'était la France métropolitaine, symbole d'une civilisation universelle. Mai 68, j'avais 25 ans. Formé intégralement dans ma langue nationale (le japonais), la barrière intellectuelle qui s'érigait ainsi entre ma culture originaire et celle de la France me semblait à la fois insurmontable et incontournable. Tant l'écart entre les deux langues, les deux cultures, me paraissait énorme. Je conçois aujourd'hui avec Edouard Glissant qu'une telle vision des choses était due principalement à la croyance aveugle en les philosophies occidentales de l'Un, fondées sur les mythes *méditerranéens* qui expriment chacun « une communauté, comme transparence naïve pour soi, opacité menaçante pour l'autre » et qui suggèrent que « l'opacité de soi pour l'autre est irréductible et que par conséquent, quelle que soit l'opacité de l'autre pour soi, la question sera toujours de ramener cet autre à la transparence vécue par soi : ou bien on l'assimile ou bien on l'annihile. »² Si vous me permettez d'interpréter cette redoutable alternative, du point de vue *historique* d'un jeune étudiant japonais à Paris que j'étais alors, je dirai : ou bien essayer

de s'enraciner dans le sol français à force d'assimiler les valeurs culturelles françaises (à la limite, être naturalisé français au détriment de sa propre racine) ou bien aller se cacher derrière l'opacité de sa propre culture après quelques années d'apprentissage intellectuel plus ou moins *oisif* à Paris, ville enchérie par notre peuple depuis la Réforme-Meiji, au même titre que Londres ou Berlin, qui sont autant de Métropoles de la civilisation universelle sus-dite.

Tous nos problèmes de la modernité en découlent. Depuis l'ouverture du pays il y a 130 ans³, le Japon s'est appliqué avec acharnement à se moderniser, c'est-à-dire à s'occidentaliser. Je n'étaiera pas ici tous les méandres de l'histoire du Japon moderne. Mais on s'accorde à dire aujourd'hui que notre archipel est un des meilleurs exemples de la réussite de la modernisation à l'occidentale basée sur sa technologie et son impérialisme capitaliste (conquête des marchés mondiaux, une sorte de « nomadisme en flèche » selon la terminologie de Glissant). L'équation : Modernisé-occidentalisé-civilisé prévalait désormais sur la trame de notre race, que compose, vous en convenez, une dose spéciale de barbarie et de raffinement. L'un et l'autre qualificatifs sont ceux généralement employés vis-à-vis de l'Autre par nos communautés *nationales* closes. L'un de nos penseurs de l'ère Meiji, qui a été considéré comme conservateur invétéré (d'extrême droite) puisqu'il s'opposait à l'occidentalisation effrénée (et pour lui « éhontée ») de son pays, voyait les choses différemment :

« En tout et partout dans notre société, écrit-il, il n'existe rien qui surgisse sans aide de travaux humains. Le cas advenant qu'un homme ait un grand désir, les travaux de milliers d'autres seront dans la nécessité de le satisfaire. Il est extravagant qu'il existe ceux qui, tout en devant leur grand plaisir aux travaux des autres hommes, aux produits de la civilisation, ignorent encore ce qu'ils doivent et n'en font qu'à leur tête ! Par conséquent, la civilisation à l'occidentale n'est qu'une manière de permettre à l'homme aux grands désirs de se livrer aux plaisirs ; elle ne profitera jamais au bonheur du peuple. Et à cause d'elle, des combats furieux se livreront parmi les hommes aux grands désirs, qui batailleront sans interruption en amplifiant l'une après l'autre leurs convoitises, et qui, à la fin, en viendront à croire qu'ils ne pourront plus vivre sans satisfaire tous leurs désirs. Une civilisation de cette espèce ne doit jamais tenter celui qui gouverne un pays. »⁴

Nous savons maintenant que la vieille habitude de coller au dos de chacun l'étiquette de gauche ou de droite, de progressiste ou de

3. L'ère Meiji commence officiellement par l'intro-nisation de Mutsuhito, l'empereur du Japon, le 4 septembre 1868.

4. Passage cité par T.Tanji, dans son article intitulé *Paul Valéry, Lafcadio Hearn et le vicomte Torio*, in *Annual Studies Kwansai-Gakuin*, Vol.XXXI, 1982. Le texte original se trouve dans *Œuvres complètes de Tokuan*(édition particulière), p. 534-535.

conservateur n'a plus le sens qu'elle avait, depuis, notamment, la chute du Mur de Berlin. Cela dit, on peut se demander quel est ce penseur remarquable qui a su rester extralucide sur la nature de la modernité occidentale où s'engageait sans précaution la vieille société japonaise du devant-jour. Il s'appelle Torio Koyta (1847-1905), « royaliste », militaire lettré et politologue. Connue de son vivant pour « son attitude intransigeante contre l'occidentalisation vulgaire » mais aujourd'hui quasi oublié même au Japon, son nom apparaît bien curieusement à la tête d'un texte de jeunesse de Paul Valéry, *Le Yalou*. Ce petit texte écrit en 1895 au lendemain de la guerre sinojaponaise, dont la victoire remportée par un tout petit pays de l'Extrême-Orient sur un grand empire continental appelé le Lion endormi (La Chine) fit un grand bruit dans le monde entier (« La souris blessa le chat »⁵), est resté longtemps dans le tiroir de son auteur pour n'être recueilli que quelques 30 ans après dans son *Regards sur le monde actuel*⁶. Pendant longtemps, une petite phrase en anglais mise en exergue intriguait les chercheurs de Valéry, à savoir : « Civilis[sic.]ation, according to the interpretation of the Occident, serves only to satisfy men of large desires », c'est-à-dire mot à mot : « La civilisation, selon l'interprétation de l'Occident, ne sert qu'à satisfaire les besoins des hommes aux grands désirs », signé Vicomte Torio. C'est grâce à la recherche d'un professeur japonais⁷ que nous savons maintenant qu'il s'agit d'un fragment des écrits de Torio-Tokuan traduit en anglais. L'identification de l'auteur de l'exergue est d'autant plus significative qu'elle jette un éclairage singulier sur le sens profond de l'essai. L'idée maîtresse en est le désir. La prise de position en la matière diverge radicalement de l'Occident à l'Orient. Il y a toujours chez les Occidentaux une envie d'aller jusqu'au bout⁸, que le protagoniste du *Yalou*, « un lettré du pays de Thsin, près de la mer Bleue », appelle « votre maladie d'inventions et votre débauche de mélange d'idées », tandis que chez les Orientaux – chez les Extrême-Orientaux en l'occurrence – leur préoccupation essentielle consiste à maîtriser le désir, à rechercher, suivant le mot du lettré chinois, « l'immense direction sans désir »⁹. Le Valéry de l'âge mûr écrira au sujet de cette divergence en ces termes :

« Rien, par exemple, ne nous est plus malaisé à concevoir, que la limitation dans les volontés de l'esprit et que la modération dans l'usage de la puissance matérielle. Comment peut-on inventer la

5. Cheng Tchong, *Ma mère*, Ed. Victor Attinger Paris-Neuchâtel, 1928, p.82.

6. Paul Valéry, *Le Yalou*, in *Œuvres*, Tome II, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, p. 1016-1021.

7. Il s'agit de T. Tanji et de son article. Voir *supra* note 4.

8. Cf. Paul Valéry : « To go to the last point, celui au delà duquel tout sera changé » (*Cahiers*, Tome I, Bibliothèque de la Pléiade, p. 21.)

9. Paul Valéry, *op.cit.* p. 1019.

boussole, se demande l'Européen, sans pousser la curiosité et continuer son attention jusqu'à la science du magnétisme ; et comment, l'ayant inventée, peut-on ne pas songer à conduire au loin une flotte qui aille reconnaître et maîtriser les contrées au delà des mers ? – Les mêmes qui inventent la poudre, ne s'avancent pas dans la chimie et ne se font point de canons : ils la dissipent en artifices et en vains amusements de la nuit. La boussole, la poudre, l'imprimerie, ont changé l'allure du monde. Les Chinois, qui les ont trouvées, ne s'aperçurent donc pas qu'ils tenaient les moyens de troubler indéfiniment le repos de la terre. »¹⁰

Voilà la « science furieuse »¹¹ qui s'empara du monde occidental d'où naquit le funeste nomadisme en flèche dont parle Glissant. Il est sans doute à rappeler ici l'élégant épilogue du long soliloque du Chinois du *Yalou* devant son interlocuteur européen, qui garde le silence significativement jusqu'au bout :

« Comprends-tu désormais pourquoi elles (=les grandes inventions chinoises) n'ont pas été poursuivies ? Leur perfection spéciale eût gâté notre lente et grande existence en troublant le régime simple de son cours. Tu vois qu'il ne faut pas nous mépriser, car, nous avons inventé la poudre, pour brandir, le soir, des fusées. »¹²

On peut se demander bien entendu dans quelle mesure cette image de la Chine correspond bien à la réalité et si le contraste des deux mondes ainsi mis en évidence est valable et *actuel*, mais indépendamment d'un tel questionnement, le moins qu'on puisse dire, c'est que l'auteur est conscient de l'existence dans le monde de quelque chose de radicalement autre et d'autrement puissant, sinon plus, que le modèle occidental de la modernité. Quitte à se rallier personnellement au camp de l'Occident, puisqu'on est né au bord de la Méditerranée et qu'on est content de l'être, comme le laisse entendre par ailleurs (par des écrits plus ou moins autobiographiques) Paul Valéry. Quant à moi, la dernière phrase du Chinois rappelle inéluctablement par une curieuse association d'idées les fameux vers d'Aimé Césaire qu'on peut lire dans son *Cahier d'un retour au pays natal* :

« Eia pour ceux qui n'ont jamais rien inventé
pour ceux qui n'ont jamais rien exploré
pour ceux qui n'ont jamais rien dompté¹³ »

Entre l'auteur de ce chant anti-héroïque et celui des essais quasi-politiques (dont *Une conquête méthodique* et *La crise de*

10. Paul Valéry, *Orient et Occident*, in *Œuvres*, Tome II, p. 1029.

11. Paul Valéry, *op. cit.* p. 1019.

12. *Ibid.*, p. 1020.

13. Aimé Césaire, *Cahier d'un retour au pays natal*, Présence africaine, poésie, p. 47.

14. Voici pour vous amuser, un sonnet écrit par le jeune Valéry méditerranéen qui l'a dédié à José Maria de Heredia, poète parnassien d'origine cubaine :

Retour des Conquistadors
Le soir victorieux dans
[les vagues s'allume
Et, sur l'eau vierge, ainsi
[que des rires hautains,
Les clairs messagers
[des fastueux destins
Emerveillent la guivre
[éparse dans la brume.

Car, de sa voile immense
[ouvrant la mer qui fume
Le navire se cabre, écrasé
[du butin,
Sur l'orbe du soleil
[chimérique et lointain
Et soulève, éperdu,
[l'éblouissante écume!

Vois! sur la proue en
[flamme, un grand
[Conquistador
Vers Palas triomphale
[élève un lingot d'or
Dont l'éclat se souvient
[de l'héroïque grève !

Et gloire de nos yeux, alors
[irradia
Le pur métal mûri dans
[les grottes du Rêve,
L'or fabuleux que tu
[ravis, Heredia!

Le sonnet signé et daté:
P.Valéry.Janv.[18]91 a été
publié pour la première
fois dans *Cahiers Paul
Valéry 1*, Gallimard,
1975.

15. Edouard Glissant,
Poétique de la Relation,
Gallimard, p.109.

16. Vu l'actuelle pression
américaine sur notre
Archipel à propos de
l'ouverture de nos mar-
chés intérieurs vis-à-vis
de leur commerce exté-
rieur, nous sommes tentés
de remarquer que la situa-
tion n'a pas beaucoup
changé depuis.

l'esprit), il y a quelque chose de communicant. Bien qu'ils soient radicalement différents quant à leur origine ethnoculturelle, ils semblent partager en commun un même souci de paradoxe en regardant les choses à l'inverse de l'opinion communément admise. Pour Césaire, un tel retournement des valeurs aura été une question de survie morale. Pour Valéry, une question de lucidité intellectuelle. En deux mots, ils sentaient, chacun à sa manière, la nécessité d'une « poésie de la relation ». Avec l'avènement du « temps du monde fini », comme l'a bien dit Valéry, devait se terminer le temps des aventuriers et des « conquérants »¹⁴. Il faudra désormais penser à nouer des relations avec Tout-Monde, c'est-à-dire avec tous les « échos-monde » :

« Les échos-monde, écrit Glissant, nous permettent ainsi de pressentir et d'illustrer les rencontres turbulentes des cultures des peuples, dont la globalité organise notre chaos-monde.¹⁵ »

Voici maintenant le second élément qui compose le titre de ma communication, le Japon « archipélique ». Pour nous, la mer était, et l'est encore dans une certaine mesure, forteresse. Historiquement, elle nous a sauvé à plusieurs reprises de l'invasion des forces étrangères, celles notamment de l'Empire de la Chine, au temps de la Dynastie Yuan qui envoya deux fois (1274 et 1281) sa flotte avec l'intention de subjuguier notre archipel. Ils échouèrent deux fois de suite, puisque, dit la légende, le Kamikaze (le vent divin) souffla et fit couler la flotte. Si, beaucoup plus tard, l'ouverture du pays au monde avec la Réforme de Meiji se fit pacifiquement et non pas sous forme d'invasion étrangère, malgré l'apparition d'une flotte américaine (Kurofune, bateau noir) dès 1853, dans la baie de Tokyo, conduite par le commodore Perry qui demanda au nom du président des Etats-Unis l'ouverture du Japon au commerce occidental¹⁶, ç'aura été encore grâce à nos mers qui faisaient figure de forteresse naturelle. Devenu rapidement une puissance militaire à la suite de sa modernisation, le Japon impérial et impérialiste a étonné le monde par ses victoires remportées auprès des voisins géants : La Chine et la Russie. Abstraction faite de tout ce qui s'est produit entre-temps, je voudrais vous inviter à regarder le Japon actuel, ce que celui-ci est devenu 130 ans après l'ouverture du pays. Extérieurement, il est connu comme la

deuxième puissance économique mondiale, un peu essoufflée ces derniers temps certes, mais encore assez bien portante. Cependant, ce n'est pas de cet aspect que je voudrais vous entretenir, mais d'un changement profond qu'ont subi nos langue et culture depuis, ce qui est en tout cas beaucoup moins connu et souvent méconnu même à l'intérieur du pays.

Au départ il y avait un profond déchirement. Ensuite, une bifurcation du chemin à suivre. Les uns (majoritaires, tout au moins au niveau des intellectuels) ont suivi le chemin de l'Occident et les autres (nettement minoritaires), celui du pays, c'est-à-dire de la tradition. Le Japon moderne a été façonné par les premiers qui ont résolument pris le parti des sciences occidentales. Les meilleurs d'entre eux sont allés faire leurs études supérieures en Occident et dès qu'ils retournent au pays natal, ils assument le rôle de maître initiateur de pans entiers de la science et de la technique modernes. Même la littérature ne fait pas exception. Tous les grands noms de notre littérature moderne tels Soseki, Ogai, Akutagawa, Tanizaki, Kafu, Kawabata, Mishima, Oe etc. appartiennent à l'école occidentale¹⁷. Leurs écritures sont nées d'un subtil mélange des deux cultures et d'une imitation alambiquée de maîtres européens. Cependant, chose paradoxale, à l'extérieur, notre archipel est plus connu sur le plan culturel par la tradition que par les aventures intellectuelles modernes. Plus, par exemple, par les arts martiaux : Judo et Karate, et par les théâtres nationaux : Nô et Kabuki, lesquels n'occupent à la vérité qu'une place « infime » dans la vie actuelle du Japon. (Ce n'est pas, bien entendu, un jugement mais un constat.) Le double statut qui caractérise notre état culturel montre que le déchirement originel survit virtuellement dans notre société et que l'échange véritable des cultures ne se pratique pas en profondeur. La vieille dichotomie culture de soi / barbarie de l'Autre (« Cher barbare, ami imparfait », s'adresse le Chinois du *Yalou* à son interlocuteur européen, présumé français¹⁸) reste vivante. Soit dit en passant, partout dans le monde, il y a danger de regain de nationalisme et d'intégrisme.

La pensée archipélique de Glissant nous donne l'espoir de sortir de cette impasse insulaire. Car, au fond, le Japon moderne a façonné une culture profondément composite à travers ses efforts multipliés depuis son ouverture au monde pour assimiler les

17. Dans son discours à l'Académie suédoise (le 17 décembre 1994), notre romancier Oe Kenzaburo, lauréat du Prix Nobel de la littérature, dit que les deux livres qui ont le plus marqué son enfance dans son île natale de Shikoku, étaient *Les Aventures de Huckleberry Finn* de Mark Twain (romancier américain) et *Le Voyage merveilleux de Niels Holgersson* de Selma Lagerlöf (romancière suédoise). Il y fait par la suite un grand étalage d'écrivains occidentaux, de W.B. Yeats, poète irlandais, avec qui il dit sentir la plus grande affinité d'âme et à qui il doit le titre de sa dernière trilogie romanesque (*A Flaming Green Tree*) à W.H. Auden, poète américain, en passant par Catherine Rain et George Orwell (romancier anglais). Aucun nom japonais n'y est cité sauf celui d'un ancien professeur à l'Université de Tokyo, éminent spécialiste et traducteur de Rabelais, introducteur de l'humanisme français au Japon : Kazuo Watanabé, que Oe vénère comme son unique maître à penser japonais. Symptomatique d'un climat intellectuel assez curieux, cette occidentalisation culturelle excessivement poussée de la société japonaise des temps modernes devra faire l'objet d'une étude approfondie prochainement.

18. *Op.cit.*, p. 1018.

19. Edouard Glissant, *Traité du Tout-Monde*, p. 28-29.

20. Walter Benjamin, *Aufgabe Des Übersetzers*, Gesammelte Schriften, IV.I, Suhrkamp Verlag, p. 20 : « der grundsätzliche Irrtum des Übertragenden ist dass er den zufälligen Stand der eignen Sprache festhält anstatt sie durch die fremde Sprache gewaltig bewegen zu lassen. er muss zumal wenn er aus einer sehr fernen Sprache überträgt auf die letzten Elemente der Sprache selbst wo Wort Bild Ton in eins geht zurück dringen er muss seine Sprache durch die fremde erweitern und vertiefen » Pour cette citation du texte original, nous avons bien entendu respecté l'écriture de Benjamin caractérisée par suppression de lettres majuscules et de signes de ponctuation. La traduction française de ce passage est due à l'effort de Madame Dominique Shimizu, spécialiste de lettres allemandes et épouse de mon jeune collègue universitaire, Pr. Akira Shimizu, lui-même éminent germaniste.

21. Edouard Glissant, *Poétique de la Relation*, p.103.

22. Il faudrait rappeler cette phrase de Paul Valéry : « Ce qui est fixé nous abuse et ce qui est fait pour être regardé change d'allure, s'ennoblit. » (*Introduction à la méthode de Léonard de Vinci* in *Œuvres*, Tome I, p.1158)

valeurs de l'Autre. J'ai coutume de dire que mon pays a été, est et sera un grand pays de la traduction. Or c'est Glissant qui écrit :

« L'art de traduire nous apprend la pensée de l'esquive, la pratique de la trace qui, contre les pensées de système, nous indique l'incertain, le menacé, lesquels convergent et nous renforcent. Oui, la traduction, art de l'approche et de l'effleurement, est une fréquentation de la trace. Contre l'absolue limitation des concepts de l'«Être», l'art de traduire amasse l'«étant». Tracer dans les langues, c'est ramasser l'imprévisible du monde. Traduire ne revient pas à réduire à une transparence, ni bien entendu à conjoindre deux systèmes de transparence. »¹⁹

En citant quelques mots de Rudolf Pannwitz, Walter Benjamin dans son essai : *La Mission du traducteur*, a insisté sur un rôle fondamental que devrait assumer le traducteur :

« L'erreur fondamentale du traducteur consiste dans le fait qu'il s'attache à l'état accidentel de sa propre langue au lieu de la faire trembler puissamment par la langue étrangère. Surtout quand il traduit une langue étrangère très éloignée de sa propre langue, il doit repénétrer les derniers éléments de la langue même, là où le mot, l'image et le ton ne font qu'un. Il doit élargir, approfondir sa propre langue à l'aide de la langue étrangère. »²⁰

Et c'est ce que nous avons fait pendant un siècle et demi, jusqu'à ce que la langue japonaise soit complètement défigurée. Seulement il nous manquait un dispositif théorique adéquat nous permettant d'apprécier un tel processus de créolisation à sa juste valeur, c'est-à-dire *positivement*. Et c'est là que réside l'importance de la pensée de Glissant. Elle nous montre clairement que ce mode de l'emmêlement qu'est la créolisation « n'a d'exemplaire que ses processus et certainement pas les « contenus » à partir desquels il fonctionnerait ²¹ ». Ainsi elle nous met en garde contre toute tentation de redevenir ataviques sur le plan culturel et de s'ennoblir en quelque sorte en se figeant.²² Tout au long du 20^e siècle finissant, l'humanité a beaucoup réfléchi sur la nature du travail et du capital qui le mobilise et en profite, mais pas assez sur celle du pouvoir. Je trouve qu'Edouard Glissant est un penseur qui s'est penché essentiellement sur cette question du pouvoir, sur la relation vicieuse dominant/dominé qui nous obsède, et avec laquelle il nous faudra désormais résolument prendre nos distances. Une sorte d'anarchie (c'est-à-dire étymologiquement non-pouvoir) pure garantira désormais notre avenir.

Pour les uns, la mer est forteresse, comme elle est histoire (« Sea is History » de Derek Walcott²³) pour les autres. Mais la mer a été aussi depuis toujours liaison, c'est-à-dire Relation au sens glissantien du terme.

En guise d'épilogue, voici un dialogue qui s'échangeait à Fort de France entre moi et un journaliste de la RFO qui m'a interviewé :

– Comment se fait-il qu'un Japonais s'intéresse à la Caraïbe ?, m'a-t-il demandé en toute naïveté.

– Il y a 500 ans, lui dis-je, Christophe Colomb quitte Palos, en Espagne, pour atteindre Cipango, « la ville aux tuiles d'or », le Japon. Persuadé d'avoir touché l'archipel japonais, en arrivant à l'archipel des Bahamas, l'amiral Colomb fait ensuite route vers le Sud et découvre les Petites Antilles. C'est ainsi que dans son imaginaire, les Antilles faisaient partie du Japon.

– Tiens, tiens.

– Ce n'est pas tout. 400 ans après, un Irlandais abandonné par ses parents (son père était un officier irlandais qui avait épousé une femme grecque), dégoûté de l'Occident et de sa « modernité », est parti au Nouveau Monde, s'est installé en Louisiane. Venant de là aux Antilles pour fuir le climat raciste du Sud des États-Unis puisque, dit-on, il vivait avec une négresse, il a passé en Martinique deux années tranquilles et heureuses. Mais ses rêves d'exote au sens ségalénien du terme ne s'arrêtent pas là. Il ne se contente pas de rester indéfiniment dans un faux Japon. Si bien qu'il est parti un jour pour le Japon, le vrai. Devenu enthousiaste du vieux Japon, du Japon d'avant l'occidentalisation (1890), il y est resté pour le restant de sa vie en se mariant avec une femme japonaise. Il a même adopté un nom japonais : Koizumi Yakumo (littéralement : Petitefontaine Octuplenuée). C'est lui qui relie, aux temps modernes, le monde caraïbe à l'archipel du Japon. Tout en demeurant au pays du Soleil levant, on dit qu'il chérissait au fond du cœur une nostalgie de l'île des fleurs et du plein Soleil: la Martinique. N'avez-vous pas aménagé ces derniers temps à Fort de France un parking portant son nom irlandais, pas très loin du Cimetière des Riches ?

– Lequel ? m'a-t-il demandé, ébahi.

– Le parking Lafcadio Hearn.

23. Derek Walcott, *The Sea is History*, in *Collected Poems 1948-1984*, Faber and Faber, 1992, p. 364. Voici sa première strophe :

« Where are your
[monuments, your
[battles, martyrs?
Where is your tribal
[memory ? Sir,
In that grey vault.
[The sea. The sea
has locked them up.
[The sea is History. »

La poésie de Glissant et le Japon « archipélique » 273

C'est en effet Lafcadio Hearn qui a traduit en anglais le texte de Torio, dont je vous ai parlé au début de ma communication. Et c'est à travers sa traduction que le jeune Valéry a pris connaissance de la petite phrase dont il a fait l'exergue de son singulier essai de jeunesse. La boucle est bouclée.

Kunio Tsunekawa
Hitotsubashi University of Tokyo